

Réimpression de l'article d'E. Flaugergues : " La mort du chef suprême des bonzes "

in : Revue indochinoise, Hanoi, février 1914 , XIV° année, n° 2 : 175-181.



- **Remarque éditoriale** 2
- **Bibliographie complémentaire** 3
- **Accès direct à l'article** 5

[Présentation éditoriale]

La réimpression en ligne de l'article de FLAUGERGUES est l'occasion de présenter aux lecteurs une résurgence marquante, dans le Cambodge du vingtième siècle, de vieilles croyances religieuses caractéristiques du socle sud-est-asiatique. Si notre observateur paraît dépeindre un rituel funéraire conforme à l'orthodoxie bouddhiste, il faut bien voir qu'il nous décrit en réalité la première partie d'une pratique ancestrale - attestée jusque dans les années quatre-vingt dix - que sont les doubles funérailles¹.

Cette note ethnographique s'inscrit dans un ensemble somme toute limité de sources écrites dont on dispose pour comprendre cet aspect fondamental du sentiment religieux qu'est le passage dans l'au-delà, et particulièrement celui des grands hommes du pays Khmer. Ce passage s'inscrit dans le cadre, esquissé par Paul MUS, des relations triangulaires qu'entretiennent la divinité première de 'l'aire des Moussons' (le sol), une communauté d'hommes déterminée, et enfin ses représentants (chefs ou prêtres), en position d'intermédiaire avec la divinité².

Le passage de vie à trépas pour ces intermédiaires – rois, grands brahmanes, dans notre cas supérieur d'un ordre monastique – et les rites qui l'accompagnent visent à régler un double problème fondamental du point de vue de la communauté humaine concernée : le repos des âmes et le statut post-mortem des défunts. C'est en effet par la transformation des intermédiaires (entre la communauté et la divinité) en ancêtres dynastiques que se réalise l'équilibre nécessaire de ladite communauté³.

C'est précisément ce qu'illustre FLAUGERGUES, puisque sous un foisonnement de détails ethnographiques d'importance, qu'il faudrait pouvoir expliciter, on distingue quatre étapes assez nettes dans le rituel présenté. Après avoir brièvement rappelé la biographie de Samdech Tieng telle qu'elle lui fut approximativement narrée (p. 5-6) l'auteur nous relate les faits observés :

- 1)- les premières funérailles, qui consistent ici en un enterrement symbolique par une première mise en bière (p. 6-8) ;
- 2)- le « vol du cadavre »⁴ ou déplacement du défunt à vocation d'exorcisme, lequel s'opère dans notre cas par un changement de cercueil (p. 8-10) ;
- 3)- la transformation du corps du défunt en statue de culte, premier pas vers la fonction d'ancêtre fondateur (p. 8) et enfin ;
- 4)- les secondes funérailles que sont les rites de crémation à venir annoncés en conclusion du texte (p. 10).

« La mort du chef suprême des bonzes » nous apprend donc comment, dans le premier quart du vingtième siècle, le repos de l'âme et l'apothéose d'un intermédiaire privilégié entre le monde des hommes et le monde supra-humain étaient réalisés au moyen de rites funéraires dont la structure, très ancienne, se voit habillée d'une bouddhisiation de circonstance. A un second degré, on remarquera que la biographie de Samdech Tieng est perçue par l'auteur sous un jour stéréotypé, neutre et fade – il est montré comme prédestiné à son titre, versé dans le bouddhisme siamois, grand lettré, intermédiaire pacificateur entre

¹ Cf. ANG, Choulean, « La Mort et ses allégories : la représentation de la mort », Conférence donnée le mardi 6 mai 2003, au séminaire de Georges Condominas.

² Cf. MUS, Paul, *L'Inde vue de l'est. Cultes indiens et indigènes au Champa*, Hanoi, Conférence faite au Musée Louis Finot le 30 avril 1934, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1934 : 10-11.

³ Cf. MUS, Paul, *op. cit.*

⁴ Cf. ANG, Choulean, conférence citée.

Norodom et son frère etc. -, ce qui doit se comprendre comme la reprise d'une rhétorique indigène glosant *ad nauseam* sur les vertus ordonnatrices et moralistes du bouddhisme. Cette rhétorique, transcrite à l'occasion sous la forme de chroniques monastiques⁵, paraît masquer les ressorts proprement *politiques* du bouddhisme theravāda. Relais essentiel de l'appareil de pouvoir royal⁶, on sait que cette religion intervient avant tout dans la sphère extra-quotidienne, apportant à la fois une pensée cosmogonique⁷ et un répertoire centripète d'actions politiques⁸. Ce fait pourrait alors expliquer que, tout en ayant servi d'armature idéologique à la Couronne, et ce jusqu'à prendre part aux luttes de pouvoir les plus acharnées (la révolte des ombrelles de 1942, etc.), le bouddhisme n'ait pas modifié en profondeur les rites de passage des Khmers. C'est à tout le moins ce que laisse à penser le présent témoignage ethnographique.

L'édition de « La mort du chef suprême des bonzes » sur la toile nécessite quelques précisions techniques : bien que la mise en pages de l'article diffère de l'édition originale, nous avons respecté le contenu ainsi que l'ordonnancement des paragraphes. Dernier point, des précisions complémentaires sur tel ou tel élément de l'article sont intégrées dans ledit article sous forme de note en bas de page encadrées par des crochets et surlignées en gras.

G M-G

[Bibliographie complémentaire]

a)- La biographie de Samdech Tieng

Brah rāj pavatti pubbacariyā puny sambodhi brah rūp samḍec brah mahā saṅgharāj saṅghanāyak' brah nām diēñ, B.M.N.B. 63 cote FEMC [d.582], complet, 60 folios dont 5 recto-verso, + 1 folio de garde (cf. Catalogue des manuscrits de la bibliothèque nationale, FEMC, 115 titres). Rédigé le 17 janvier 1914 [à l'occasion des obsèques de Samdech Tieng, deux mois après son décès].

b)- Les rites funéraires dans l'espace sud-est asiatique

ANG, CHOULEAN, « La Mort et ses allégories : la représentation de la mort », Conférence donnée le mardi 6 mai 2003, au séminaire de Georges Condominas (11h à 13 h. EHESS, 96 bd Raspail, 75006 Paris).

ANG, CHOULEAN, *Les êtres surnaturels dans la religion populaire khmère*, Cedoreck, Paris, 1986, 349 p.

DURAND, E. -M., « Notes sur une crémation chez les Chams », *BEFEO*, III, 1903 : 447- 459.

⁵ *Brah rāj pavatti pubbacariyā puny sambodhi ...* [Cf. la rubrique : Bibliographie complémentaire].

⁶ Cf. NEPOTE, J., « Une approche socio-historique du monachisme theravada » in *Péninsule* 1, 2, 4-5 (1982) et 8-9 (1984).

⁷ Voir par exemple une illustration précédant de quelques décennies la naissance de Samdech Tieng, en l'espèce d'un traité illustré de cosmogonie bouddhique de la fin du XVIII^e siècle : TRANET Michel, *Gambīr trai bhūmi / Traité [de cosmogonie] des Trois Mondes*, JSRC, Phnom Penh, décembre 1999, [74 p.].

⁸ Répertoire dont la théorie est présentée dans TAMBIAH Stanley Jeyaraja, *World Conqueror and World Renouncer. A Study of Buddhism polity in Thailand against a Historical Background*. Cambridge University Press, 1976. 557 p.

ELLUL, Jean : « Le cérémonial de la mort du roi Sisowath du Cambodge », *Cahiers du Centre d'Etudes et de Recherches Ethnologiques*, n°5-6. 1977-1978. Bordeaux : Université de Bordeaux II : 41-109.

GROSLIER, Bernard-Philippe, « Le mort assis », *Indochine sud-est asiatique*, Saïgon, avr. 1954; n°28 : 27-35. [Republié sous le titre : « Chez les Ifugao des Philippines. J'ai vu préparer la vengeance du mort assis », *Sciences et Voyages*. La revue du reportage documentaire illustré, Paris, mai 1955, n°113 : 33-38].

GROSLIER, George : « Au Cambodge. Les cérémonies d'incinération du roi Sisowath », *L'illustration*, 86^e année, n°4443, Samedi 28 Avril 1928 : 410-415.

LECLERE, Adhémard, « Mémoire sur les Fêtes funéraires et les incinérations qui ont eu lieu à Phnôm-Pénh (Cambodge) du 27 avril au 15 mai 1899 », *Journal Asiatique*, mars-avril 1900 : 368-376.

LECLERE, Adhémard, *Cambodge, la crémation et les rites funéraires*. Hanoï: F.H. Schneider, 1906. In-4°, IV-155 p.

MUS, Paul, *L'Inde vue de l'est. Cultes indiens et indigènes au Champa*, Hanoi, Conférence faite au Musée Louis Finot le 30 avril 1934, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1934, 44 p.

MUS, Paul, « La tombe vivante, esquisse d'une série ethnographique naturelle » in : *La Terre et la vie*, VII (1937) : 117-127.

PARIS, Pierre, « L'importance rituelle du Nord-Est en Indochine », in *BEFEO*, XLI, 1941 : 303-333.

RAQUEZ, A. : « Les Fêtes de la crémation de Norodom, feu roi du Cambodge », *La Dépêche Coloniale illustrée*, 6^e année, n°5. 15 mars 1906 : 49-60.

La mort du chef suprême des bonzes

Le deux octobre dernier, le Cambodge tout entier prit le deuil, par suite de la mort de son chef spirituel, le Chef suprême des bonzes.

Grâce à l'amabilité du Préas Mahavimala dham, l'un des plus hauts dignitaires des bonzes et le plus âgé de la pagode Onalom, nous avons pu obtenir des renseignements précis, sinon complets, en ce qui concerne la biographie du défunt.

Le Samdach Préas Sangkhréach, de son nom Tiêng, naquit en 1823 au village de Po Préas Bat dans la province de Kiên-Svay. Ses parents étaient de pauvres cultivateurs cambodgiens. Le père s'appelait Mil, la mère Neang-Lek. Il vécut chez ses parents jusqu'à l'âge de huit ans. A cette époque là, les armées annamites et siamoises se disputaient la conquête du Cambodge et combattaient dans la région de Kiên-Svay. La famille du pape fut faite prisonnière par les Siamois et emmenée en esclavage. La grand'mère de l'enfant fut envoyée à Bangkok, le reste de la famille à Mongkol-Borey¹, dans le territoire de Battambang. L'enfant fut envoyé à la pagode et y resta jusqu'à l'âge de douze ans, époque à laquelle il fut reçu novice. Un bonze de la pagode se rendait à Bangkok. Le jeune novice l'y suivit afin de retrouver sa grand' mère. Après l'avoir découverte il entra comme élève à la pagode Amrin. Il y étudia jusqu'à l'âge de vingt et un ans et fut ordonné bonze par le Chef du monastère, le Dhammaghoça. Lorsqu'il eut 27 ans², le roi de Siam, Phr'a Sisula lay, mieux connu sous le nom de Phra Nangklaou et prédécesseur du roi Mongkut, avec qui il avait été en relations et qui l'aimait à cause de son esprit et de sa bonté, lui permit de retourner au Cambodge. Il emmena sa vieille grand' mère et alla s'installer dans la pagode Préang, à Oudong qui était alors la capitale du royaume khmer. Il en devint le Chef avec le titre de Préas Ariyavangsa. A l'âge de trente ans, il fut élevé au grade de Mahamimala Dhamma; à trente et un ans, à celui de Maha-Bhrama Muni puis, enfin, il obtint le titre de Samdach Préas Sangharaja. Cela se passait sous de règne de Ang-Duong, et le nouveau Pape n'était alors âgé que de trente-quatre ans.

Il demeura dans la même pagode tout le temps que Ang-Duong fut vivant. Lorsque Norodom, successeur de Ang-Duong, vint s'établir à Phnom-Penh, en 1886, le Samdach l'y suivit et s'installa à la pagode Onalom, où il vient de mourir récemment.

Le Samdach Préas Sangkhréach, lorsque je le vis pour la première fois, était âgé de quatre-vingt neuf ans. C'était un vieillard affable et souriant. Il sortait rarement de chez lui, passant des journées entières accroupi sur son trône aux fines colonnettes d'ivoire, fumant le tabac, chiquant le bétel et s'entretenant avec les bonzes ou les laïques qui venaient lui rendre visite.

¹ [C'est-à-dire dans le fief d'Ang Duong à cette époque, ce qui corrobore dans les grandes lignes la biographie khmère qui fait partir Tieng très jeune auprès de la suite du prince Duong dès l'âge de 8 ans.]

² [Le retour au Cambodge, dans la biographie khmère se fait à l'âge de 25 ans et non de 27 ans.]

C'était, d'après l'avis des plus instruits du Royaume, un érudit. Il connaissait le pali (transcription singhalaise, cambodgienne), entendait le sanscrit, parlait couramment la langue siamoise. Il ignorait complètement le français. Il était très fort en astronomie, et avait écrit un traité de cosmogonie³. C'était, en outre, un mathématicien remarquable. Ce brave homme possédait un cœur d'or et était toujours prêt à consoler les gens ou à leur rendre service. Il était adoré de ses religieux et de la population cambodgienne. C'était un amoureux de la paix, et il intervint plusieurs fois lors des insurrections qui se produisirent au Cambodge. Il prit sur lui, en 1883, d'aller conseiller le Prince Sivatha, frère de Norodom, qui avait été son élève, et qui se révoltait contre le Roi. Sa parole fut écoutée, et le Prince se soumit.

Durant sa vie, le Samdach présida quatre grands examens de pali : l'un sous le règne de Ang-Duong, deux sous celui de Norodom, un autre enfin, sous celui de Sisowath. Il ne put présider ce dernier jusqu'à la fin de la session, et délégua à sa place le Mahapimon et le Vanaroth. Bien que les écrivains cambodgiens, surtout les bonzes, aient l'habitude de garder l'anonymat, nous savons que le défunt pape est l'auteur de poésies et de romans, dont l'un, connu sous le titre de Prah činovon, est une légende tirée d'une vie antérieure du Bouddha.

*

* *

Le pape, très faible depuis quelque temps, tomba malade le 10 août. Il souffrait de douleurs de jambes et avait la diarrhée. On le coucha sur un magnifique lit annamite en bois d'ébène incrusté de nacre. Il reposait, vêtu de ses habits jaunes, sur un superbe matelas de soie rose brodée. Chaque jour et chaque nuit, quatre bonzes accroupis auprès du lit récitaient des prières. De temps en temps, le pape leur adressait la parole et leur souriait. La veille de sa mort, sentant venir la fin, il recommanda à ceux qui l'entouraient de faire dorer, dès qu'il aurait quitté cette terre, la statue du Bouddha Putthérut, de la pagode Préas Nippéan à Oudong⁴. Il leur recommanda aussi d'aller offrir son corps au roi pour le brûler ensuite.

A partir de ce moment, il ne prononça plus une parole ni ne bougea. Le lendemain, le deuxième jour de la lune croissante du mois d'Asoch en l'année du Bœuf 5° dans la décade, an 1275 de la petite ère Cholsakhrach, à minuit quarante minutes, le Samdach Préas Sangkhréach rendit l'âme, tout doucement, ayant les mains jointes sur sa poitrine.

A peine fut-il mort que l'un des bonzes présents plaça sur son visage une feuille d'or sur laquelle étaient inscrits en creux, au poinçon et en caractères palis :

³ [Le traité de cosmogonie auquel il est fait référence n'est que la traduction khmère d'une version siamoise.]

⁴ [La « pagode Préas Nippéan » est située sur le troisième sommet de la colline d'Oudong, et porte le nom d'une statue du bouddha allongée en parivirvana érigée par le roi Ang Chan, au XVIème siècle (Preah Ang Chaul Nipean).]

« Cakku samphassajà - Sota samphassajà - ghâna samphassajà - Jivahà samphassajà - Kâya samphassajà –Mano samphassajà » - , sous entendu le mot « velâna » (sensation) - , ce qui en français se traduit par : (sensation) issue du contact avec l'œil - issue du contact avec l'oreille - issue ... avec le nez, ... avec la bouche, ... avec les organes du toucher, ... avec l' intellect (cerveau et cœur)⁵. Ce masque a pour but de fermer toutes les issues par lesquelles les sensations pourraient pénétrer. Les sensations n'existant plus, toute conscience et partant tout désir sont éteints à jamais. C'est de cet anéantissement complet du désir que découle le non attachement à l'existence, la suppression de la douleur, par conséquent, la non- renaissance et l'entrée dans le Nirvâna. La pose de ce masque sur la face du défunt constitue donc une sorte de souhait de voir le Samdach Préas Sangkhréach s'abîmer pour toujours dans l'Empire du Néant.

Dès que le masque eut été placé, quarante bonzes pénétrèrent dans la chambre mortuaire, vinrent s'accroupir auprès du lit et réciter des prières. On dressa à quelques pas de là un petit autel où furent accumulés : photophores, lampes à crémaillère, vases à fleurs de formes diverses et de couleurs variées, des fleurs de lotus et d'aréquiers et on plaça la photographie du chef des bonzes, une photographie en couleurs assez mal faite d'ailleurs, au centre de cet autel improvisé.

Au pied de cet amas de choses, sur un coussin de soie, fut étalée l'écharpe jaune du pape, sur laquelle se trouvaient épinglées la croix de chevalier de la Légion d'Honneur et la médaille de l'Ordre Royale du Cambodge. En face de l'autel, sur une table, furent dressés les brevets de ces ordres qu'éclairait une énorme lampe à réflecteurs multicolores.

On alla ensuite prévenir le roi qui n'arriva qu'à cinq heures de l'après- midi. En même temps que lui vinrent M. le Résident supérieur Outrey, les Ministres, les hauts dignitaires des bonzes.

Le roi fit transporter le corps du pape sur un matelas de soie posé à terre. Il versa alors sur le corps tout habillé du mort, de l'eau parfumée avec du musc, et l'arrosa des pieds à la tête. Puis ce fut au tour du Résident supérieur, des Ministres et des dignitaires d'accomplir le même rite. Après leur départ, les bonzes et les dévots présents puisèrent dans des jarres renfermant aussi de l'eau parfumée apportée par de pieuses femmes et en arrosèrent le cadavre à leur tour. L'ablution une fois terminée, quatre domestiques du roi se saisirent du cadavre et l'enveloppèrent, sauf la tête, dans une pièce de cotonnade blanche, le blanc étant la couleur du deuil. Cela fait, on enleva le masque en or, on desserra les mâchoires du mort, et on lui fit avaler environ un décilitre de mercure afin de le conserver jusqu'au jour de la crémation. On plaça ensuite dans sa bouche une pièce d'argent portant en effigie, sur l'une de ses faces, l'oiseau Hangsa⁶. On replaça le masque que l'on maintint collé au visage à l'aide d'une bande de toile nouée derrière le crâne, on lia les jambes du cadavre avec une cordelette de coton blanc, et on réunit ses bras à son corps à l'aide du même procédé.

Le cadavre fut alors mis en bière.

⁵ La traduction et l'explication des mots palis gravés sur le masque d'or m'ont été données par M. Coedès, pensionnaire de l'E.F.E.O et par le Préas mahavimala dham Tong.

⁶ [La « pièce d'argent portant en effigie, sur l'une de ses faces, l'oiseau Hangsa » est selon toute vraisemblance un Prak Duong. Une photo de cette monnaie est reproduite dans NEPOTE, Jacques, « Le Cambodge (1782-1866) et les Britanniques » in *Péninsule* n° 41, 2000 (2).]

Le cercueil avait la forme d'un tronc de cône renversé, la grande base ayant un diamètre d'environ 60 centimètres, la petite, 30. La hauteur du tronc de cône atteignait près d'un mètre. Il était en bois de Koki revêtu intérieurement d'une armature en cuivre. Le couvercle était un cône aplati, fait du même bois, et ayant aussi une armature. Le fond était constitué par une plaque de cuivre percé d'un trou. On plaça dans le fond du cercueil une couche de papier spongieux, puis au-dessus un petit coussin de soie. Au centre du cercueil s'élevait une tige en fer terminée en fourche à sa partie supérieure. Le cadavre fut déposé à l'intérieur de cette sorte de boîte, dans l'attitude de la prière : la partie postérieure de son corps reposait sur le coussin et le menton appuyé sur la fourche afin que le mort puisse se maintenir constamment dans cette position.

Durant le temps employé à cette délicate opération, bonzes et fidèles priaient.

Le couvercle fut mis en place et soudé. Le cercueil fut alors transporté sur le lit, où vivant le chef des bonzes avait rendu le dernier soupir, et dans la chambre où il demeurait à l'ordinaire. Au dessous du cercueil était placé un petit récipient en porcelaine destiné à recueillir les sanies qui s'écouleraient par le trou percé à la base de la bière.

Le cercueil était recouvert de fleurs ; de minuscules bougies de cire vierge brûlaient sans trêve; des brûle-parfums, se dégageait une forte odeur de santal ; des baguette odoriférantes se carbonisaient dans tous les coins.

Pendant une quinzaine de jours les choses en restèrent là. Jour et nuit, huit bonzes priaient autour du lit, récitaient des litanies et se relayaient à heures fixes. Deux fois par jour, le matin vers 10 heures, le soir vers 7 heures, un orchestre cambodgien, comprenant des tam-tam, des gongs et une sorte de flûte, jouait une marche funèbre composée surtout de coups sourds et de plaintes stridentes et longues.

Devant la maison du pape, sur des mâts élevés flottaient des banderoles, des flammes blanches et d'autres emblèmes de deuil.

De tous les points du royaume, les bonzes étaient accourus afin de dire des prières en l'honneur du défunt. Ils étaient logés dans les bonzeries et de pieuses femmes, vêtues de blanc et les cheveux rasés, préparaient toute la journée leur nourriture.

En outre, une foule de gens, jeunes filles aussi bien que vieilles femmes, jeunes garçons et hommes même, s'étaient fait raser la tête et allaient vêtus de blanc en signe de deuil.

Au bout de quinze jours, le cercueil fut placé dans un autre cercueil de même forme, mais de dimensions légèrement plus grandes. Il était en bois précieux doré et délicatement sculpté. Les sculptures représentaient des ogives se surmontant les unes les autres et intérieurement garnies de fleurs. De petits fragments de glace étaient incrustés dans le bois du cercueil et le rendaient resplendissant. La partie supérieure avait la forme d'une couronne à laquelle était accroché un collier de perles dorées.

Le couvercle avait la forme d'un parasol à six étages et était aussi en bois doré et sculpté. Le dessus du couvercle se prolongeait en une sorte de colonne en forme de tronc de cône à huit étages terminée par une pomme en or.

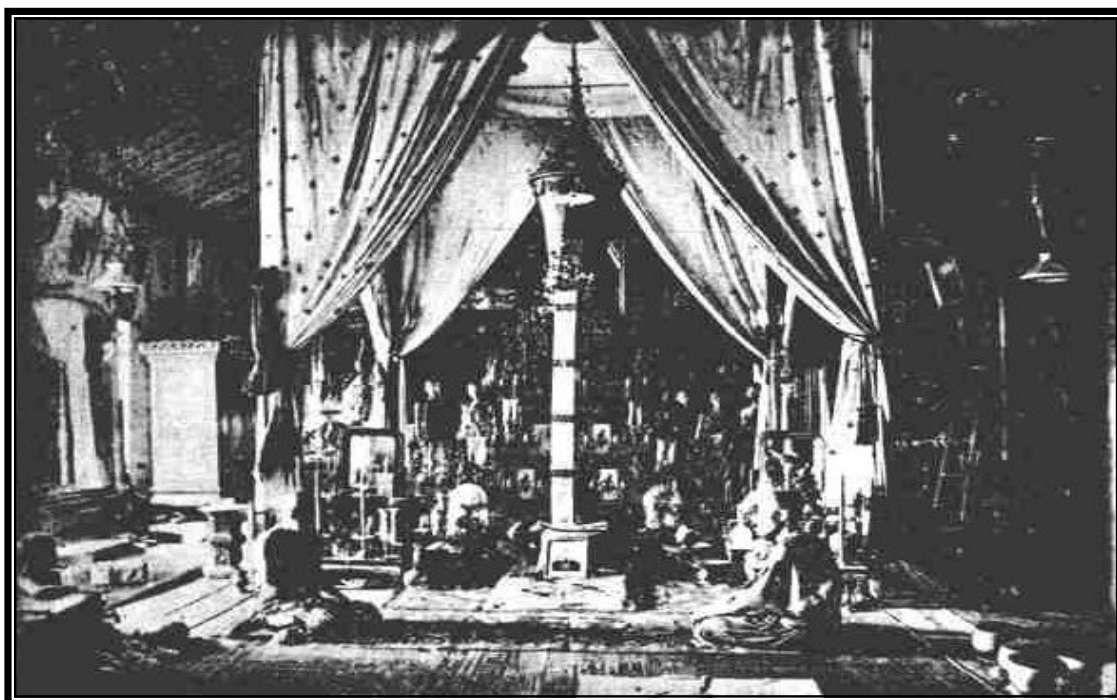
Entre temps les bonzes avaient construit, dans la chambre mortuaire même, une sorte d'autel ayant une forme d'un tronc à pyramide à base

octogonale et possédant six étages. Il était fait de madriers recouverts de papier doré, de fragments de glace, de verroteries rouges, jaunes et vertes qui, parsemées sur toute la surface, lui donnaient un éclat sans pareil. Chaque étage avait l'aspect d'un mur d'enceinte de ville fortifiée et possédait des créneaux et des portes. Chaque angle et chaque porte, ornés de clochetons, étaient gardés par un génie en papier doré.

Le cercueil fut placé tout au haut de l'estrade. Cette estrade s'abritait sous un dais cubique, en étoffe blanche piquée de fleurs d'or, et soutenu par quatre colonnes en bois. Sur chaque colonne brûlait une énorme lampe. Des fleurs d'ylang-ylang aux pétales d'or étaient suspendues à chaque bord du dais et formaient franges. Au plafond, des décorations d'un rouge vif représentaient des étoiles stylisées.

En avant du cercueil, une perche en bois doré soutenait une sorte de boîte constituée par quatre cubes accolés deux par deux par l'une de leurs faces et supportant des vases de Chine en porcelaine bleue qui contenait des roses de pétales d'argent.

Un cordon de coton blanc fixé par l'une de ses extrémités au cercueil s'attachait par l'autre à une planchette en bois doré et parsemée de losanges violets à sa partie centrale, rouges et bleus aux extrémités. Cette planchette était reliée par un cordon de coton à une bande d'étoffe blanche de vingt centimètres de largeur, coupée à des distances de cinquante en cinquante centimètres par des bandes de papier doré et ouvré. Cette bande passait au travers du cube supérieur de la boîte déjà citée et se déroulait jusqu'au pied



Cliché Henry

Mort du Samdach Préas Sangkhréach.
Chambre mortuaire et catafalque - Vat Onalom

de la perche, où elle était pliée en soufflet. Toutes les fois que les bonzes priaient, la bande était dépliée et ils la soutenaient de leurs mains jointes⁷.

Tous les jours aux heures prescrites, le repas était servi au mort, dans son service ordinaire, composé d'un plateau et de bols en porcelaine blanche émaillée de fleurs roses. Sur un autre plateau en argent, étaient disposés les feuilles de bétel, les noix d'arec et le pot à chaux. De petits vases en or repoussé renfermaient des cigarettes. Enfin sur un cousin, on pouvait apercevoir un assortiment complet de vêtements de soie jaune, le tout à l'usage du défunt. Tout auprès, se trouvaient son talapoin à manche d'ivoire, son parasol en soie jaune, et sa canne, un petit rotin laqué à poignée d'argent.

Les sanies ne s'écoulant plus du cercueil, on retira le récipient en porcelaine qui les renfermait, pour les verser dans un récipient en bronze. On construisit dans l'enclos de la pagode Onalom, devant le vihear, un petit mén, sur lequel on plaça le vase. Des bonzes et des fidèles trempèrent alors chacun à leur tour, des bouts de papier dans le liquide dont ils s'imprégnèrent, puis les firent brûler en les présentant à la flamme d'un foyer où brûlaient du santal et d'autres bois odoriférants. Les cendres furent recueillies et portées solennellement au milieu du fleuve Tonlé-Sap où ils furent jetées.

Quelques jours après cette cérémonie, un four de terre glaise fut bâti à la place, où, auparavant, se dressait le petit mén. On y fit fondre du cuivre que l'on coula dans une moule également en argile et placé à côté. On en retira une statue représentant, en grandeur naturelle, le Samdach dans sa position du Bouddha assis. Elle était de forme assez grossière, et pendant une semaine, cinq à six bonzes furent occupés à l'achever et à la polir. Lorsqu'elle fut terminée, on la plaça au pied d'un autel du Bouddha. On la revêtit d'habits de bonze et, ainsi présentée, la statue avait une ressemblance étonnante avec le défunt.

La disposition intérieure de la chambre sépulcrale restera ainsi, sans qu'on y change rien, jusqu'au jour où le cercueil sera enlevé et porté dans le Véal royal, sur le mén sacré, qu'on est en train de construire, et où le corps du Chef suprême des bonzes sera brûlé. L'incinération se fera vers le milieu du mois de Pisakh et donnera lieu à des fêtes solennelles.

E. FLAUGERGUES.

⁷ Les bonzes tiennent la bande d'étoffe en souvenir de l'habitude qu'avaient les premiers moines bouddhistes de dévêtir les cadavres pour se couvrir de leurs habits. Les bonzes font donc ici le simulacre de dévêtir le corps du pape. Cette explication m'a été fournie par le Préas mahavimala dham Tong.